

Tu dois changer ta vie. De l'anthropotechnique  
par Peter Sloterdijk, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella, Maren Sell, 2012,  
654 p.

Où en sommes-nous ? Cette question, portée à sa dimension mondiale, historique et anthropologique, avec un certain nombre de constats, d'analyses et de voies d'avenir, fait l'objet de l'imposant ouvrage de Peter Sloterdijk, intitulé : Tu dois changer ta vie.

La philosophie, l'anthropologie, l'histoire des systèmes religieux, politiques et idéologiques, ont tenté au cours des siècles de proposer à l'homme des « exercices », clefs supposées d'une plus grande maîtrise dans les conduites humaines. Ainsi entendu, l'exercice est cette « ascèse » où se met en jeu l'existence, avec des résultats plus ou moins bénéfiques. Les religions, la métaphysique, la politique, la mystique, la pédagogie ou le sport même comme investissement collectif en participent. Cette problématique de ce qui est bon ou pas pour l'homme guide les analyses et les perspectives critiques qu'envisage l'auteur.

Dans un labyrinthe intellectuel, à la fois personnel mais aussi distancié et parfois exceptionnel par son encyclopédisme, un des fils conducteurs de Sloterdijk est le concept d'« anthropotechnique ». Le terme est à entendre comme action articulée à une forme d'essentiel, celle de tel ou tel choix fondamental dans l'usage de soi ou du monde. Il recouvrirait toutes les sortes de pratiques physiques, psychologiques, métaphysiques, pédagogiques, anthropologiques, politiques, etc. où on peut identifier une définition de l'être-dans-le-monde et mesurer les conséquences qui s'ensuivent pour l'homme.

Après une introduction sur le « tournant de l'anthropotechnique », un long développement intitulé « La planète des exerçants » s'attarde aux pensées de Nietzsche, Carl. H. Unthan, Cioran, Kafka et Pierre de Coubertin, le créateur de l'olympisme. Le père de la dianétique et fondateur de la scientologie, L. Ron. Hubbard, rejoint, lui, sous le label d'une imposture psychosociologique, ces « exerçants », chacun à leur manière (p. 11 à 35, puis de 35 à 123). Plusieurs paradigmes ressortent en effet de ces systèmes de pratiques, impliquant chacun une conception du monde et un sens de l'existence humaine. La fin du célèbre poème de R.M. Rilke, Le torse d'Apollon : « Tu dois changer ta vie », adage impératif issu de la force du regard esthétique, fournit le titre de l'ouvrage. Les trois parties suivantes sont intitulées : « I. La conquête de l'improbable », sous-titrée « Pour une éthique acrobatique » ; « II. Procédures d'exagération » ; « III. Les exercices des modernes ».

Au cœur de tous les dispositifs, orientations, systèmes qui concernent l'histoire des constructions sociales, religieuses, philosophiques ou politiques, il y a une « excitation », c'est-à-dire un mouvement progressif, ou au contraire une stase engourdie et régressive, qui tirent l'homme dans deux directions opposées. Sloterdijk étaye en effet sa démonstration à partir des deux modalités qui lui permettent d'évaluer les chemins empruntés par l'homme au cours de l'histoire occidentale, si même les sages de l'Orient tiennent une place importante dans son panorama (par exemple la téléologie indienne, p. 374 ou le maître bouddhiste, p. 400). L'« horizontalité » et la « verticalité » constituent ces deux directions qui soit font stagner l'homme, soit lui ouvrent la possibilité de s'accomplir à la hauteur de ses potentialités, méconnues ou refoulées. C'est cette question de l'« ascétisme », autre vocable désignant tel ou tel choix de l'activité intentionnée, qui fait le partage entre des options néfastes ou salutaires, partagé qu'est ce dernier entre les voies du retrait et de la restriction des instincts vitaux, ou au contraire, l'affirmation volontaire d'une essence libérée de l'homme.

Nietzsche est bien sûr celui qui, à travers sa prophétie du surhomme et sa transvaluation des valeurs, a le mieux caractérisé cette dernière issue. En remettant en cause le temps ancien d'une morale convenue et timorée, il appelle l'homme à son dépassement. Son modèle prophético-philosophique d'élévation à une autre altitude ou profondeur des capacités de l'homme reste toujours la référence. Mais de nombreux autres penseurs ponctuent l'odyssée des « exercices » créateurs ou répétitifs (cf. chap. 12, « Pour une critique de la répétition », p. 577). Ce sont ceux de

la modernité critique : Wittgenstein, Heidegger, Sartre, Foucault, Bourdieu, Rorty, etc. ; ceux de la tradition classique : Platon, Epictète, Sénèque, Benoît, Augustin, François d'Assise, Ignace de Loyola, Comenius, etc. ; mais aussi les Staline, Trotski et autres théoriciens d'une « biopolitique » dans les années vingt de la révolution communiste, en particulier Mouraviev, inventeur du terme d'anthropotechnique, doctrine visant à « fabriquer » un homme nouveau (p. 567).

Au concept-clef d'« exercice », il faut ajouter celui d'« immunologie » – l'immunité à défendre –, pivot pour l'auteur de toute politique et critère des choix individuels ou collectifs. Le « projet immunitaire » est porteur de prévention du risque et de protection réciproque des humains. Avec lui s'accomplirait, face à une crise généralisée, la sauvegarde du monde et de l'homme en dépit de la « fin des religions » et du danger écologique. « Dès lors, un protectionnisme du Tout devient l'impératif de la raison immunitaire ». L'universalisme de la rationalité formelle, des morales abstraites, du communisme idéologique ou des égoïsmes nationaux, doit faire place à une autre forme d'opérationnalité. « Pour cette raison, l'Immunologie universelle est le successeur légitime de la métaphysique et la théorie réelle des “religions” » (p. 644).

Le salut de l'homme futur n'est donc pas seulement dans la critique de la répétition horizontale des exercices anciens, mais dans des changements radicaux de perspective considérant l'homme et l'espèce comme inachevés. Et ceci non pas dans la vision d'une destinée préfixée à rejoindre, mais dans celle de l'invention verticale face à des défis qui sont déjà là ou à repérer. Tout conservatisme ou maintien de valeurs qui n'ont pas fait leur preuve est à bannir devant des dangers qui maintenant sont portés à la dimension d'un environnement mondialisé. La préservation de l'homme est à ce prix. « Elle pousse vers une macrostructure des immunisations globales : le co-immunisme. Une structure de ce type porte le nom de civilisation. C'est maintenant ou jamais qu'il faut appréhender les règles de son observance. Elles fourniront le code des anthropotechniques adaptées à l'existence dans le contexte des contextes. » (p. 645) Cette dernière phrase, quasiment conclusive, résume la perspective proposée, son ampleur et les défis qu'elle comporte, au terme d'un bilan nécessaire des systèmes antérieurs.

Détailler la multiplicité des analyses et des perspectives critiques ouvertes par un tel ouvrage, serait paraphraser ou être fastidieux. On convierait plutôt le lecteur à parcourir cet itinéraire audacieux. La brillance du style, servi par une traduction remarquable, l'agilité de la pensée et le foisonnement des exemples y invitent. Comme pour beaucoup d'autres ouvrages de Peter Sloterdijk, on ne peut qu'être séduit par une œuvre tonique, originale, et la variété sinon l'énergie intellectuelle de son propos. Elle a d'ailleurs eu en Allemagne un retentissement mérité. Sous son titre familier, ne veut-elle pas englober pas moins qu'une histoire et une politique du monde ?

Y réussit-elle est une autre affaire. Quelques remarques finales ne constitueraient pas des réserves quant aux intentions. Elles porteraient plutôt sur les moyens employés et les résultats. Tous les « exercices » ne sont pas identiques et se soutiennent chacun d'une philosophie de vie spécifique, d'un contexte culturel à ce titre défendable. Leur réduction exclusive à des réalisations dualistes nécessairement opposées peut fragiliser la thèse. L'éventail des culturalités soutient ici et plaide plutôt pour le maintien de la diversité de leurs « formes » et la légitimité symbolique de leurs modèles. L'Orient n'est pas l'Occident. Voudrait-on ici l'unique ? Soutiendrait-on de fait une homogénéité idéale, si même elle semble aujourd'hui triompher ? Cette dernière ne serait-elle pas une facticité supplémentaire sous les dehors d'une globalisation d'apparence ?

Sloterdijk allie au meilleur de la profondeur spéculative allemande l'agilité des belles pensées européennes non entravées par le dogmatisme. Ces deux talents peuvent pêcher par idéalisme. Il est vrai qu'ici la tâche est titanique et a l'excuse de l'essai. Peut-on ajouter qu'au regard des confrontations d'« exercices », des « ascèses », des « immunologies » et de leur évaluation, leur impact politique et leur versant culturel ne peuvent laisser le jugement éthique indifférent ou le rendre univoque. Les totalitarismes ne peuvent être mis sur le même plan. Le communisme est voué aux pires des gémonies et le national-socialisme beaucoup plus discrètement abordé. Les monothéismes, différenciés par les degrés efférents de leur transcendance, ne sont pas tous sur le même plan. Les philosophies de l'Inde, quant à elles, bien présentes dans l'ouvrage, laissent celles

de la Chine un peu à l'écart. Sur la scène mondiale, cette dernière a pourtant plus que sa part, avec ses millénaires d'exercices propres du « ciel » et de la « terre » sous l'égide confucéenne du « bon prince ». Dira-t-on encore que l'Occident, quant à lui, se cherche, privilégiant en la matière l'exercice de la Technique seule, comme panacée !

Claude-Raphaël Samama

Islam, Phobie, Culpabilité

par Daniel Sibony, Paris, O. Jacob, 2013, 222 p.

La thèse principale de cet ouvrage consiste à mettre en avant le « Secret », arcane considéré comme la clef de toute compréhension des rapports de l'Islam avec lui-même et avec les autres communautés et peuples qui l'environnent. Ce « secret » est celui de la « vindicte » radicale contre les « incrédules » qui est au cœur du texte coranique.

Le Coran, référence fondatrice d'une foi collective immense, est cette arme de combat vis-à-vis de tout athéisme, mais aussi contre ceux qui refusent d'adhérer à la foi mahométane, inclus quand ils l'ont précédée dans l'ordre de leur propres révélations, hébraïques et chrétiennes. Cette vindicte tenace concernerait d'abord les « gens du Livre », juifs et chrétiens, cibles récurrentes du discours musulman au long des siècles, mais de nos jours aussi et plus encore.

Le discours psycho-psychanalytique de l'auteur impute, à ce qu'il appelle le « Secret du Texte », les raisons d'une crise et d'un malaise profond pour les musulmans eux-mêmes autant que pour leurs voisins ou concitoyens européens. Ce secret est le cœur violent, intolérant, combatif, porteur de dissension avec l'autre, à cause qu'il soutient le rejet de toute différence, de tout écart à un message figé. Pour les musulmans eux-mêmes, il fait l'objet d'un refoulé, d'un inavouable qui mettrait leur religion, supposée parfaite, à l'enseigne paradoxale de la violence et de l'exclusion ; chez ceux qui ne le sont pas, il produit une culpabilité inavouée, celle qui les conduit à ne pas dénoncer ceux-là mêmes qu'ils voudraient protéger, comme plus faibles, économiquement exploités ou au nom d'un passé colonial peu honorable à effacer, etc. Sibony impute ces mécanismes à la « culpabilité narcissique », celle qui protégerait la bonne conscience et éviterait une coûteuse mais saine confrontation où pourraient prospérer de plus authentiques échanges et des dialogues sur pièces. L'Occident et l'Europe se placeraient ainsi dans une position de censure, d'étouffoir, de silence par rapport à ce « secret » que porte – délibérément ou à l'insu souvent de ses sectateurs – une religion de l'exclusion et de la violence qui ne s'avouent pas ou ne peuvent pas clairement s'avouer.

Peu osent reconnaître un tel mécanisme, nocif pour le dialogue qui pourrait s'instaurer en vérité et non dans l'illusion de la seule apparence. Devant cette posture d'évitement, l'identité musulmane elle-même perdrait la possibilité des prises de conscience salutaires ou des réformes utiles de soi. Celle-ci n'oserait pas affronter de tels paradoxes éthiques, éprouvés et ressentis par elle dans la douleur, et évidemment insupportables pour une conscience vraiment morale. Le refoulement intervient ici.

L'Occident, en voulant protéger les « Arabes », évite toute analyse sur le fond, dénature ou tend un miroir complaisant et déformant à des communautés musulmanes souvent désseparées. Il ne leur rendrait pas ainsi service, les laissant dans l'ambivalence des principes exclusifs et intolérants de leur foi, souvent sincère. Il enfermerait le musulman au fond de son texte, clos, dogmatique, nourri du ressentiment, évident à sa lecture mais le même masqué pour tous ou interdit d'analyse. En « pièces jointes » (p. 195 à 202), à la suite de plusieurs chapitres consacrés à l'actualité sociale, culturelle ou événementielle en cause, à des exemples ou des démonstrations liés à divers contextes politiques – ou alors à une sémantique parlant d'elle-même –, l'auteur, arabisant, donne à lire plusieurs versets de sourates coraniques étayant sa thèse d'une querelle théologique et son programme rancunier à l'encontre de ceux qu'elle stigmatise.

Un tel ouvrage a le mérite d'ouvrir sans ambages un débat véritable aujourd'hui posé, celui de la possibilité des dialogues authentiques avec un Islam, pour partie polémiste, djihadiste et adversaire – au moins dans sa lettre textuelle – vis-à-vis des contextes sociocommunitaires, culturels, historiques et politiques où il voudrait s'implanter ou s'imposer. Le fameux vivre-ensemble rencontre là une difficulté que beaucoup ne veulent pas apercevoir, ne rendant pas ainsi forcément service au devenir de l'Islam et à la volonté de progrès de certains.

Sans entrer dans un autre débat que limite cette recension voulant aller à l'essentiel, on peut reprocher à l'auteur une « lecture » qui parfois, privilégie une certaine part littérale du Coran, sans aller vers sa symbolique plus vaste qui est celle du monothéisme et de la non incompatibilité de ce dernier avec une certaine figure de la Raison. Certes, le texte musulman est fait de rivalité mimétique ou conflictuelle et souvent de ressentiment contre un frère ennemi, sa foi supposée incomplète ou fautive, divergente ou minorée par rapport au « seul message ». Diverses surenchères ne mériteraient-elles pas alors un rappel plus profond de la chronologie des « révélations », pour ne pas parler de leur contenu à peu près semblable, etc. À propos de l'Islam, on ne pourrait pas faire l'économie d'une herméneutique intertextuelle qui, dans son détail, pourrait être encore plus opérante. Le Coran ne peut se lire en effet sans référer aux textes qui l'ont précédé. Le dire de cette façon et inviter à « lire » ainsi, équivaldrait-il à éventer le « secret » ? Sans doute un peu.

Il faudrait encore, parlant de l'Islam, traiter aussi de son aspect cultural, anthropologique, historique, sociétal et humain qui appartient à son concept contemporain et une extension mondiale. On ne peut certes traiter de tout, quand le domaine est si vaste ! Gardons de cette lecture l'idée que certains textes peuvent faire vivre ou mourir et que le savoir en relativise singulièrement la portée qu'on retient et l'usage qu'on en fait, dans un sens ou dans l'autre. Au-delà des formulations écrites, c'est ce critère d'une valeur référentielle et relative des contenus qui devrait arbitrer.

Claude-Raphaël Samama

Du citoyen et des religions.

Liberté, souveraineté et laïcité

par Philippe Forget, Paris, Berg International, 2013, 151 p.

Nos sociétés sont revenues des grandes théories politiques, trahies par les vieux courants sociaux, désabusées même de ce « pragmatisme » qu'on disait être un vaccin contre l'« idéologie ». Les pouvoirs religieux ont senti l'aubaine pour reconquérir leur place. Plus rien ne s'y oppose : la pauvreté de la vie intellectuelle et les mutations démographiques ont déstructuré les esprits. Les populations se retrouvent comme jadis, accessibles aux impressions, au spectaculaire, aux crédulités.

Or c'est précisément en construisant une pensée opposée à des religions incapacitantes et hostiles, qu'est née la liberté de conscience. Interdite à un peuple dont on faisait volontiers la propriété d'un Dieu jaloux, cette liberté de conscience se retrouve aujourd'hui annexée, travestie par ses anciens pourfendeurs – qui en font le synonyme du droit douteux qu'aurait, par exemple, un maire à ne pas appliquer la Loi. On en oublie que la liberté de conscience est tout à fait l'inverse : l'autonomie de penser, de juger, par rapport à des religions envahissantes.

Dans ce livre de philosophe combattant, Philippe Forget retrace le cheminement intellectuel qui a abouti à la reconnaissance publique de la liberté de conscience. Il montre ainsi comment ce chemin est parti de la Renaissance qui, armée des nouveaux savoirs de l'humanisme, fondés en raison et en méthode, a renversé le cosmos monothéiste, et démonté son ordre monarcho-théocratique, lequel pliait toute la vie séculière au schéma de quelque « Cité de Dieu ». L'auteur souligne notamment l'héroïsme moral et cognitif d'un Giordano Bruno, esprit

exceptionnellement moderne qui a bravé l'étouffoir de l'Église pour redonner toute sa dignité à la matière du monde et y affirmer la liberté créatrice de l'homme, face à une « volonté divine » à géométrie variable, masque commode et argument sans réplique de l'arbitraire des pouvoirs cléricaux. Avec la Révolution française, la liberté de pensée, et donc de croire ou de ne pas croire, a été instituée au bénéfice de tout le Peuple, elle est devenue l'un des piliers de la souveraineté républicaine, antithèse absolue des « lieutenants de Dieu » et de leur « classe parasitaire », légitimant leur domination par la volonté divine ou les prescriptions de quelque prophète.

D'un regard implacable, Forget déjoue cependant les nouveaux « trucs » d'un cléralisme qui n'est faible que pour la galerie. Introduit dans les media par la négligence, maintenu par le conformisme, étendu par la démagogie, il pousse ses pions pour conquérir un citoyen vulnérable. Rebattant les mots de « valeurs », d'« identité », de « racines », il tente de le héler dans son errance, serinant comme une vérité première que la religion serait la charpente de sa civilisation – alors qu'elle n'en est, à tout prendre, que le reflet ! Cette prétention théocratique n'a fait que se démultiplier avec des monothéismes rivaux, qui prétendent au partage des fidèles entre dieux concurrents – dieux qui, comble du ridicule, protestent concurremment de leur unicité et de la fausseté des autres ! Ce tripotage sur les âmes ne manque pas de se prévaloir des ascendances religieuses qu'on suppose à chacun – serait-il agnostique ou athée. En témoignent les termes de « musulmans » et de « catholiques », couramment utilisés pour distinguer populations d'origine arabe ou berbère et « Français de souche ». Face à l'apparent essor de l'Islam, la religion la plus ancienne se prévaut de son droit de primogéniture, et la tentation est forte de re-singer des rites désuets, au nom d'un contre-pouvoir qui ne fait qu'envenimer les conflits communautaires.

Permettant à l'individu de se libérer de toute assignation religieuse imposée, la laïcité, comme le démontre l'auteur, assure l'union des citoyens dans et par la liberté. Il n'y a donc pas plus ennemie de la liberté civile, de l'indivisibilité de la République et de la souveraineté du peuple, que l'assignation identitaire. L'auteur souligne avec justesse combien l'assignation de l'individu à son origine religieuse ou ethnique conduit au règne du tribalisme social et à la décomposition politique. Pourtant, l'heure est plutôt aux faux laïques qui osent nommer laïcité toute sorte de gages donnés tour à tour à ce qu'ils appellent les « grandes religions » (y en aurait-il de petites ?). Caricaturant la laïcité démocratique en équilibre confessionnel, ces politiciens ne font que répartir l'emprise des appareils monothéistes en les payant d'importance.

Comme ils donnent le change à telle, puis telle « communauté », ils travestissent la neutralité de la puissance publique à l'égard des cultes, en publicité de la « différence », en politiques condescendantes pour les « minorités visibles ». Selon Philippe Forget, les citoyens, en subissant l'idéologie de la « diversité », doivent se plier à un nouveau culte d'État, le culte de « l'Autre » qui cache un ressentiment actif contre la liberté ouvrière des peuples. De cette obnubilation peccamineuse par « l'Autre », de ce fétichisme des identités blessées, un peuple ne peut attendre que la ruine de sa confiance fondatrice. Ainsi travaillé par le clientélisme des malheurs, il s'attarde bientôt dans des « mémoires » parallèles, s'y trouve émietté, au lieu de projeter en commun son avenir. L'abandon de la culture de la raison, l'incompréhension du principe laïque, le recours aux religions et le fétichisme identitaire traduisent en réalité l'impuissance historique d'une société. Un individu, un peuple, une civilisation ne sont reconnus qu'à la mesure de leur puissance créatrice, transformatrice.

Loin de tous les contresens qui corrompent actuellement l'usage de la laïcité, Ph. Forget proclame avec énergie que celle-ci assure l'indivisibilité de la République et de sa Loi, elles-mêmes incarnation de la souveraineté populaire et fondement de l'indépendance nationale. Avec une logique rigoureuse et aiguë, dans une langue concise, précise et saisissante, l'ouvrage montre à quel point les grégariétés confessionnelles et la tribalisation des mœurs minent la concorde civique. Afin de promouvoir cette unité réfléchie des citoyens, il appartient à l'école d'apprendre à l'individu à penser, juger, analyser, converser et délibérer, seul choix possible si l'on espère conserver la liberté politique pour tous.

Mais l'ouvrage ne relève pas seulement de la réflexion politique, car celle-ci, il l'adosse à une lecture philosophique de la modernité. Et là, dans une filiation très gœthéenne, Philippe Forget élabore en s'appuyant sur le concept de productivité, une critique généalogique des religions actuelles. Hors qu'elles servent d'outils de conformité morale ou politique, aujourd'hui que produisent-elles dans leur usure historique ? Que font-elles de la matière du monde, puisqu'elles n'en détiennent plus les clefs gnoseologiques et épistémologiques de connaissance et de transformation ? Même leurs héritages matériels et formels ne dépendent plus d'elles, ils ne valent que réappropriés par la raison cultivée des peuples.

Le citoyen est un producteur, un travailleur, réaffirme Philippe Forget ; et chaque peuple est le « rapport de production » d'un soi collectif au monde et à soi-même, nous apprend-il. Or, ce rapport, les religions ont cessé d'en être la source, depuis la découverte de l'autonomie humaine. Il faut donc fonder la laïcité sur une dynamique historique, celle de l'indépendance ouvrière des individus et des peuples. Il faut penser et pratiquer la laïcité en termes d'œuvre régénératrice. La laïcité devient alors sous la plume du philosophe bien plus qu'un vecteur de paix civile : une ouverture ontologique du travailleur au jeu productif du Monde. Enfin, un ouvrage philosophique qui sait abandonner l'académisme du glossateur et se risque à penser notre situation dans le monde, ainsi qu'à y affirmer une direction et une forme.

Dominique de La Tour

Pour les musulmans

par Edwy Plenel, Paris, La Découverte, 2014, 134 p.

En choisissant de défendre la présence musulmane en France et en s'en prenant à tous ceux qui la critiquent, l'interpellent ou analysent simplement ses enjeux culturels, politiques ou autres, E. Plenel donne là un ouvrage de conviction à contre-courant et de combat à sa manière. On connaît sa verve de polémiste et de contradicteur provoquant. En contrepoint des remises en cause, justifiées ou non, d'une culturalité spécifique et d'une religion qui souvent oppose sa radicalité dans diverses parties du monde, l'auteur plaide ici pour l'intégration sans réserve des musulmans de France. Seuls le partage citoyen, la liquidation du contentieux colonial, la normalisation et l'institutionnalisation d'une présence collective seraient à même de résorber le conflit communautaire en jeu et une tendance de plus en plus répandue à la méfiance ou l'anathème. L'islam français n'aurait pas à faire l'objet de contestation, de critique, de rejet sinon d'exclusion. Il faudrait en finir avec « l'islamophobie » qui empoisonnerait la vie de la République, contreviendrait à ses valeurs et la ferait revenir à ses vieux démons racistes, de triste mémoire. La laïcité, la citoyenneté pleine, l'accueil, l'égalité et la fraternité devraient triompher du ressentiment, de la peur et des haines. Les musulmans ont droit en France à la normalisation de leur présence, au changement d'attitude à leur égard, au respect de leur religion, de leurs us et coutumes, de leur tradition au même titre que tout un chacun dans la République. Voilà la thèse. En neuf brefs chapitres sont ainsi déconstruites les idéologies de la séparation et de la différence, refusées les positions d'une extrême-droite raciste, comme celle d'un centre posant à bon droit la question des identités de chacun. Autant le frontisme que le sarkozysme plus récent, mais aussi les thèses culturalistes ou d'autres préjugés, fondés ou pas, sont jetés par-dessus bord au nom d'un idéal républicain fraternisant, relativisant tout contentieux, difficultés ou résistances identitaires.

Un tel ouvrage de combat autant que d'appel aux apaisements, sur une question devenue nationale et aux enjeux majeurs, ne surprend pas mais interroge. L'idéologie peut aller dans tous les sens et la contre-idéologie aussi ! Au risque de la cécité, de la négation du réel et d'un idéalisme facile. Les bons sentiments, les idéaux républicains les plus nobles, les rappels les plus pertinents de Zola à Jaurès, de Sartre à H. Arendt ou E. Saïd, d'A. Césaire à E. Glissant, sur le racisme et la colonisation, le métissage généralisé ou l'humanisme, ne recourent pas forcément

les réalités du temps. Plenel fait l'impasse sur l'Islam comme religion exclusive, culture séparative, souvent intolérante et incontestablement ici et là dans le monde, marquée par la violence. Il semble peu intéressé par l'extension géographique de l'Islam, son expansion européenne, la portée de son implantation transformatrice dans les sociétés de tradition chrétienne. Il n'a certainement pas en vue, ou fait semblant de la méconnaître, l'essence théologique et parfois théologico-politique d'une culturalité mondiale conquérante, quoiqu'il en dise. Les musulmans français sont-ils à ce point démarqués des tendances, des idéaux, des réalités de l'Islam fondamental et d'une communauté humaine d'un milliard et demi de membres qui se réfèrent à une même symbolique et un Texte de référence commun, le Coran ?

De parti pris, Plenel n'aborde pas, par ailleurs, la question de la réciprocité que seraient en droit d'exiger l'Occident et la France, ici tancée, d'une religiosité se voulant universelle qui, elle, n'a pas tant d'égard pour l'autre et le respect qui pourrait lui être autant dû. La géopolitique des pays musulmans ne prouve en rien la coexistence et la cohabitation possible, harmonieuse, des autres avec leurs sociétés. Dix minorités pourraient être citées ici, des coptes ou maronites aux chrétiens d'Irak, des kurdes aux juifs résiduels, des alaouites, azéris, druzes ou bahaïes, pour ne pas parler des rivalités meurtrières entre sunnites et chiïtes dans plusieurs pays. En termes de coexistence, de cohabitation, d'acceptation de la différence, l'athée et laïque Plenel – se targuant étonnamment aussi d'avoir fondé une famille juive – se verrait-il aujourd'hui lui-même si bien admis, s'il creusait un contentieux ancestral ou s'il essayait sa propre « reconnaissance », inclus en Afrique du Nord où il dit avoir vécu ? Certes, il ne s'agirait pas tant aujourd'hui de jeter des anathèmes et tomber dans l'« islamophobie » ou des paranoïas obsidionales, mais de considérer les faits, les échelles en cause, les aspirations, les idéaux et les actes de chacun, de la même façon que tout individu ne doit pas non plus être confondu avec un groupe.

Il faut mentionner, pour l'éventuel lecteur, qu'une bonne partie de cet ouvrage – récupérant un article de soutien d'E. Zola aux juifs de 1896 – s'appuie sur une comparaison de la situation des juifs et parfois des protestants, avec celle des musulmans. Le rapprochement des trois communautés qui n'ont ni la même histoire, la même origine ou la même place, ni les mêmes aspirations, relève dans ce discours du sophisme, des dérives du « politiquement correct » ou de la démagogie. On attendrait plutôt aujourd'hui des Français musulmans qu'ils attestent d'un véritable humanisme et des idéaux d'universel qui pour certains ne sont pas à leur ordre du jour.

Instrumentaliser à nouveau les juifs n'a pas de sens ici ! La récurrente comparaison entre communauté musulmane et juive en France fait preuve chez notre réparateur de torts d'un idéalisme qui oscille entre la négation de l'histoire et une étonnante ingénuité. L'antisémitisme est devenu, dans la société française de ces débuts du XXI<sup>e</sup> siècle, majoritairement islamiste. Ce mal délétère, la République supposée laïque a le plus grand mal à le résorber dans ses écoles, ses banlieues et ses villes – de Toulouse à Sarcelles, Lyon, Stains, etc. – et elle-même voit contester dans le djihadisme contemporain ses fondements par ses propres « enfants », des musulmans élevés en son sein. L'acuité d'un tel débat, ouvert par une partie des musulmans résidant en France ou en Europe – pour ne pas parler des musulmans du monde – se référant à un Islam mondial, combattif et intolérant, relègue à bien plus tard les arguments du plaidoyer pénélien pour « l'égalité et la fraternité dans la laïcité générale » et suffirait à taxer d'irréaliste ou d'ingénu son propos apparemment constructif, sinon à proprement défaire l'argumentation étrangement passionnée de l'auteur.

Claude-Raphaël Samama

L'Art de lire

Introduction par Damien Theillier

par Émile Faguet, Paris, Berg International, 2014, 64 p.

Ce livre est l'œuvre d'un esprit cultivé et aigu que beaucoup ont sans doute oublié et qui, pourtant, a honoré les Lettres françaises, puisque Émile Faguet a su édifier la critique littéraire en un genre universitaire à part entière. En 1894, notre auteur devint titulaire de la chaire de poésie française à la Faculté des Lettres de la Sorbonne. Le 15 février 1900, il fut élu à l'Académie française. En 1912, il publie cet Art de lire dont Berg publie ici l'essentiel. Si Faguet a bien entendu lu les grands poètes et écrivains français, il s'est particulièrement penché sur ce qu'il appelait les « livres d'idées », autrement dit les écrits des philosophes. Or, lire de tels ouvrages nécessite une approche particulière si l'on veut s'instruire et ne point lire mal. Lecteur critique des philosophes, Faguet est ainsi amené à analyser, penser, son art de lire, c'est-à-dire ses processus de compréhension des idées écrites. L'objet de son livre n'est autre que d'apprendre aux lecteurs l'art de lire, car c'est à condition de savoir les lire que nous jouissons des livres.

Le premier principe d'une bonne lecture consiste à lire lentement, très lentement, observe Faguet. Lire avec précipitation, du « bout des doigts », est un signe de paresse. Le paresseux se fie au premier sens qu'il voit dans les lignes, il risque de confondre vite les idées qu'il reçoit de l'auteur avec celles qui l'encombrent. « “Est-ce bien cela ?” doit être la question continuelle que le lecteur se fait à lui-même. » Le recueil du sens se joue déjà dans l'approche physique du texte. Qu'est-ce que comprendre et comment parvient-on à comprendre ? Voilà les axes décisifs de cet opuscule où le critique littéraire se révèle un herméneute de haut vol.

L'art de lire « les livres d'idées » est « un art de comparaison et de rapprochement continu », poursuit Faguet. Il faut continuer à lire tout en revenant à ce qu'on a lu. Par ce mouvement circulaire, ou plutôt spiralaire, le lecteur saisit progressivement les idées les plus générales du penseur, puis de plus particulières ; ensuite, comment elles s'enchaînent, se composent et se recomposent les unes les autres pour former une architecture de la pensée. Car l'enjeu est bien là : même s'il se trompe dans sa circulation, le lecteur a « goûté le plaisir de penser ». Le grand philosophe écrit « moins pour être compris que pour faire penser. Vous avez pensé ; il a gagné la partie ». Ce plaisir de lire par l'exercice de la pensée, Faguet nous en communique magistralement l'expérience en quelques pages consacrées à Platon, Montesquieu, Descartes, La Rochefoucauld, enfin Jean-Jacques Rousseau. Ce faisant, il nous initie à son art de comprendre les penseurs en progressant à l'intérieur du mouvement de leur pensée.

Lire un philosophe, posséder un penseur, c'est donc accompagner si bien le cheminement de son esprit qu'on peut espérer le « retourner contre lui » ; saisir si attentivement le germe de son œuvre qu'on peut lui dessiner une nouvelle direction. « On ne connaît sans doute quelqu'un que quand on sait ce qu'il est et aussi ce qu'il pouvait être », juge Faguet avec finesse. Un auteur de génie désigne donc un penseur qui ne cesse de se transformer sous nos yeux, selon la lecture et la relecture qu'on en fait. Ses écrits sont inépuisables en raison qu'ils se donnent à être toujours compris autrement. Les œuvres riches le sont aussi de leurs contradictions dont Faguet juge joliment qu'elles « sont les accidents de paysage d'un grand penseur ». Quand il décèle les contradictions d'une pensée, le bon lecteur en voit sa réflexion infiniment fécondée. L'attention aux contradictions témoigne de cette lecture dynamique, prônée par Faguet. Elle prouve que le lecteur s'est approprié son auteur. Aussi Faguet peut-il écrire : « Je ne souhaite pas que les auteurs abondent en contradictions ; mais je souhaite que les lecteurs sachent en trouver. »

Saisir ses contradictions puis les résoudre ; s'opposer à l'auteur puis le secourir, au moyen de lui-même, tout ce jeu de perspectives signifie le comprendre. Comprendre une pensée, c'est savoir rentrer en une discussion continuelle avec elle et goûter les charmes de son commerce. La pensée du lecteur s'unit à celle de l'auteur au point qu'elle peut la prévenir, en anticiper les tours et détours. À mesure que le lecteur poursuit l'auteur, il en devient digne, il s'en grandit. Dès le moment où « nous circulons dans sa pensée », nous commençons à nous élever, relève Faguet. L'art de lire implique une éthique qui doit nous garder de toute étroitesse d'esprit, d'une « irréceptivité », laquelle provient le plus souvent d'une hostilité obstinée à l'encontre d'une pensée. Trop de prévention ou trop de préférence nuit à la fréquentation d'un auteur.



Pour Faguet, la lecture exige la liberté d'esprit et ne peut procéder d'une quelconque excitation sentimentale. La lecture consiste en une « lutte courtoise et bienveillante » d'un esprit avec un autre esprit. Et dans cette étreinte spirituelle, l'enjeu ne saurait être de ruiner le penseur éprouvé, de le mettre en défaut. Préservez-vous d'une telle présomption, avertit Faguet. Sachez au contraire le renforcer contre vous. Avec Faguet, le lecteur apprend davantage qu'un principe d'équité herméneutique, un principe de générosité herméneutique, même si l'emploi de tels termes reste ignoré de l'académicien. Nous devons non seulement comprendre les auteurs comme ils se sont compris eux-mêmes, mais aussi les comprendre dans leur propre dépassement. Savoir lire une pensée, c'est savoir lire ce qu'elle recèle de plus, expliquer ce qui germe dans ses plis. Sans pour autant la surinterpréter. Dès qu'on « invente un peu à la suite de l'auteur », on jouit de le mieux comprendre. Mais l'exercice est alors de le relire.

Relire les grandes œuvres donne toujours le plaisir de les découvrir à nouveau. On les comprend d'autant qu'on les retrouve en y mettant moins de préjugés que la première fois. Le lecteur expérimenté est celui qui a relu. Il y a donc une expérience de la lecture qui nourrit outre la connaissance des idées, la connaissance de soi-même. Tandis que l'on relit, on se relit, on mesure ce que l'on est devenu ; « ... relire, c'est revivre », affirme Faguet. Dans les impressions d'une relecture se mirent les modifications de soi. Reprendre un livre après bien des années permet de « se rendre compte de soi », de « savoir ce qu'on a perdu » ou au contraire de savoir comme « les années nous ont raffermi ». Trouver la clef d'un esprit qui nous était jadis fermé signale le progrès du nôtre. Une fois que l'on maîtrise l'art de lire les grands esprits, on possède l'art de penser avec eux. Leur livre, « ce petit meuble de l'intelligence », est un ami ; au travers des temps, il vient au secours de notre insuffisance et nous aide à penser. Et penser ainsi, penser les pensées qui ouvrent l'univers, conduit à recevoir les idées qui embellissent la vie. Avec Faguet, l'art de lire se parachève dans l'art de cueillir les beautés de l'esprit.

En somme, avec des mots simples et une expression limpide, Faguet nous instruit de ce que signifie comprendre un auteur. Il fait œuvre d'herméneute et pourtant, en usant avec une extrême parcimonie du terme de « sens ». Le lecteur n'est pas tant en chasse d'un sens a priori déposé dans les œuvres qu'en lutte avec des idées qu'il lie et relie pour composer un monde. Le lecteur est un créateur. Ou plutôt un recréateur. Il s'élève progressivement au niveau des grands esprits par sa manière de rapporter leurs idées. Pour Faguet, l'art de lire est une affaire ni de vérité ni de salut, mais d'intelligence. Sachant que « la vérité nous fuit d'une fuite éternelle », le bon lecteur n'espère pas la conquérir à jamais. En revanche, il découvre les variétés de la pensée, il cultive la nuance, il explore des trames inédites. Partant, il travaille à former l'excellence de son esprit. Aux prises avec des œuvres puissantes, il développe sa pensée et « son esprit prend incessamment des forces nouvelles ». Mieux nous savons lire et plus notre esprit est libre. Il élargit son regard, il augmente son autonomie de jugement, il affine ses sentiments. Cependant qu'il fortifie notre esprit, l'art de lire élève notre forme de vie, il nous donne un monde à vivre plus lumineux.

Lecteur de Goethe et de Nietzsche, Faguet n'élabore pas une herméneutique d'apologiste insidieux ; il conçoit l'art de lire comme une sagesse, un art de vivre. Praticien des classiques français, il ne s'attarde pas sur les chemins empestés d'une herméneutique tudesque. Son coup d'œil lui évite de macérer bibliquement dans la ronde du sens. L'art de lire donne au cerveau la joie de se muscler et non pas le souci de se sauver. Avec Émile Faguet, la lecture judicieuse est l'acte d'une vie qui s'affirme, s'accroît et se mesure. (C'est pourquoi veillons à ne point trop lire ; les mauvais livres sont légions et nuisent à « l'emploi énergétique de la vie ».) Comprendre est davantage qu'une opération intellectuelle, mais l'action disciplinée d'une individualité qui se forme. « La forme est le récipient de l'esprit », écrivit Robert Schumann. Sous le signe d'Apollon, l'art de lire est un athlétisme de la pensée. Dans une société débilitée de certitudes binaires, faire lire cet ouvrage magistral sera un acte de salubrité générale.

Philippe Forget

Orgies et bacchanales. Triomphe de l'excès  
par Jean-Noël von der Weid, Paris, Berg International, 2014, 223 p.

Ce livre est consacré aux fêtes transgressives où se déploient les excès féconds de Bacchus et Dionysos. L'auteur est un essayiste qui a déjà publié de nombreuses réflexions sur les rapports entre les arts et les corps, le rêve et l'exubérance de la vie. Il conçoit son livre comme « une grande fugue où s'entrecroisent les musiciens et les peintres, mais aussi les écrivains, les cinéastes, les philosophes, les mythographes ». Il y réussit fort bien en désenclavant les arts, les techniques, les récits et les pensées. Grâce à la multiplicité des perspectives ainsi tracées, le lecteur acquiert une compréhension plus riche et plus vive du sens de la vie qu'ont apporté ces divinités à chaque époque de l'histoire européenne.

L'auteur nous fait donc revivre le long cheminement de Dionysos-Bacchus au cours de huit chapitres, intitulés comme suit : « Antiquité : le délire des dieux », « Moyen Âge : les bijoux du Diable », « Renaissance : Bacchus en perspective », « Classicisme : l'impensable raison », « Le siècle des libertins et de l'insolence », « Romantisme : liesses et sanglots », « Ère moderne : la danse des cauchemars », « L'avenir : le triomphe du dieu double ». À chaque fois, J.-N. von der Weid nous montre comment les puissances dionysiaques s'incarnent dans l'Histoire et ses grands récits (les mythes et les rites, les légendes, les religions), ainsi que dans les histoires et les rapports du quotidien (les coutumes, privées ou publiques, les courants esthétiques, les rêves, les questions et les humeurs). Et tout l'art de l'essayiste est de faire participer son lecteur à cette ronde des métamorphoses par laquelle la divinité orgiaque infuse chaque époque en inspirant ses musiciens, ses peintres, ses poètes et auteurs.

Comme il analyse de multiples œuvres, von der Weid introduit le lecteur dans un monde bien différent de celui de l'actuelle idéologie dominante. À rebours des diverses formes de neutralisation puritaine des individus que recherche le pouvoir technocratique, il enseigne au lecteur combien le bouillonnement transgressif est vital pour la poursuite de l'aventure humaine. « Attracteurs étranges », Dionysos-Bacchus ont animé pleinement les hautes formes de notre culture ; et cette divinité sauvage doit continuer à opérer, nous mettrait-elle en péril par sa démesure. À la refuser, à obéir aux assignations uniformes, et nous glissons dans un nihilisme doucereux, une entropie séductrice. Il n'y a pas de formation de soi sans épreuve de l'excès. « Parce que, conclut l'auteur, nous croyons, à l'instar de Nietzsche, que l'existence et le monde ne se justifient qu'en tant que phénomène esthétique – y compris le cassant, le chaos et le disharmonique. » Bref, un livre alerte et allant qui assume l'intranquillité du Comprendre. Il est doté, en outre, d'une fort riche bibliographie.

Philippe Forget